

LES SUCCÈS EN 1 ACTE

Tous droits de reproductions de la pièce ci-dessus sont réservés. Pour les représentations ou les adaptations, s'adresser à la Librairie théâtrale de « Nouveau Siècle », 45, rue Richer.

MADAME AGATHE

P'écce en un acte

de MM. ARMAND LÉVY & L. SAZIE

Représentée pour la première fois au théâtre du Grand Guignol, le 20 janvier 1909.

PERSONNAGES

- M. EDMOND.
RIGOLO.
LE COMMISSAIRE.
L'INSPECTEUR.
UN MONSIEUR.
MADAME AGATHE.
BLANCHE.
LUCETTE DE VERBOIS.
JOSEPHINE.

Le scène à Paris. — De nos jours Chambre de Mme Agathe. Alceste au fond à droite en canapé. Porte de la salle à manger à gauche. Porte du cabinet de toilette à droite premier plan. Porte d'entrée au fond. Cheminée à gauche premier plan. Téléphone sur la cheminée. Au fond à gauche un canapé, une chaise. Chaise au fond à droite. Entre l'alcôve et la porte de droite un fauteuil. Banquette sans dossier au premier plan vers la droite. A gauche premier plan devant la cheminée, table bureau, fauteuil. Un pouf devant la table. Objets d'art, tableaux, statuettes.

SCENE I

JOSEPHINE puis Mme AGATHE
Au lever du rideau, Josephine est en train d'épousseter, de ranger. Mme Agathe entre au fond. Elle jette un coup d'œil à l'alcôve, va à la table-bureau, puis regarde la cheminée.

AGATHE, entrant

Avez-vous fini de ranger ici, Josephine... Dépêchez-vous, je puis avoir besoin de ma chambre.

Où, madame, c'est presque fini.
AGATHE, passe derrière Josephine devant la table pour aller à la cheminée, inspectant, touchant du doigt.

Vous appelez ça fini ! Regardez cette poussière partout, et ce dessus de cheminée... on pourrait planter du millet pour les petits oiseaux ! Et ce flambeau, vous l'avez épousseté aussi... Oh donc avez-vous appris à travailler, ma fille... En maison bourgeoise... ça se voit !... Mais dans une maison comme la mienne, où il passe tant de monde, ça doit être tenu autrement... Ces dames ne sont pas soigneuses, et ces messieurs sont très exigeants... Je tiens à ce que tout soit reluisant ici... Il faut que ça brille !... J'ai beau le répéter vous n'en tenez aucun compte... Donnez-moi votre torchon. (Elle lui prend le torchon et frotte.) Voilà comme il faut que ce soit... Si ça continue, je serai obligée de faire le ménage moi-même. (Elle lui jette le torchon, Josephine le prend et va essuyer le fauteuil à droite.) Il y a un désordre ici !... Où avez-vous mis le livre de la cuisinière ?

JOSEPHINE

Madame, je l'ai posé sur le bureau.

AGATHE

Le voici !... Bien. (S'asseyant.) Finissez vite... et allez-vous-en. (Vérifiant les comptes.) Comment ! Comment ! Qu'est-ce qu'elle nous chahute la cuisinière... Les choux-fleurs 75 centimes ?

JOSEPHINE

Il paraît que les choux-fleurs sont augmentés.

AGATHE

Je la diminue. Ce gîte à la noix 6 francs ?... Elle est folle !... Elles sont toutes pareilles... C'est extraordinaire ! Elles se disent... madame ne s'occupe pas de son ménage... elle ne met jamais le nez dans les comptes... Eh bien si, ma fille, je l'y mets, moi le nez dans les comptes !... Est-ce que vous croyez que j'ai la fortune de Rockefeller ?

JOSEPHINE, ne comprenant pas

S'il vous plaît ?

AGATHE

C'est bien !... Je vais lui parler, à la cuisinière... Et le carnet de la blanchisseuse... Où est-il ?

JOSEPHINE l'a dans son tablier, elle le lui donne

Le voici, madame.

AGATHE, le pose sur le bureau

Bon, je le verrai tout à l'heure... Je tiens à vérifier moi-même le linge... (Elle se lève.) Je suis encore plus scrupuleuse pour le linge que pour la cuisine... Le linge a une très grande importance dans nos maisons !... (Elle va arranger les rideaux de l'alcôve.) Permettez-moi la porte du cabinet de toilette... Allez... Je n'ai plus besoin de vous.

JOSEPHINE ferme la porte du cabinet de toilette et sort par le fond.

AGATHE, haut
Ce que les domestiques vous donnent de mal aujourd'hui. (Elle retourne à la table, se tient devant le pouf, on frappe.) Quoi encore ?

JOSEPHINE, entrant au fond

Madame de Verbois demande si madame veut le recevoir ?

AGATHE
Madame de Verbois ?... Connaissez-vous ?... Faites entrer.

(Josephine sort, et introduit Lucette.)

SCENE II

AGATHE, LUCETTE puis RIGOLO
LUCETTE, entré et tendant la main à Agathe

Bonjour, madame Agathe.

AGATHE, vient au devant d'elle
Ah ! Lucette... je suis contente de te voir. (Elle l'embrasse.) Mais tu es tout plein jolie... et d'un chic !

LUCETTE
Vous trouvez ?

AGATHE, elle fait asséoir Lucette sur le canapé au fond, s'assied à sa droite
Il y a un temps infini qu'on ne l'a vue !... Ah ça, où étais-tu donc passée ?... Tu n'as pas eu à te plaindre de quelqu'un dans la maison, au moins ?

LUCETTE
Mais non, madame Agathe.

AGATHE, c'est à gauche de moi ?

LUCETTE
Oh ! pouvez-vous dire ! Je n'ai jamais eu qu'à me louer de toutes vos gentilles... Aussi, vous voyez, ma première visite a été pour vous... Je reviens de voyage.

AGATHE
Agréable... ce voyage ?

LUCETTE
Oh ! très !

AGATHE
Allons, tant mieux... tu sais que j'ai toujours eu un faible pour toi ma chère enfant... je t'aime beaucoup ! Si j'avais eu une fille j'eusse désiré qu'elle fut dans ton genre... D'ailleurs, on l'aimait bien ici. Depuis ton absence tout le monde réclamait Lucette... Enfin te voilà, j'en suis enchantée... Et d'abord, je te garde à dîner...

LUCETTE se lève et descend vers la banquette de droite
Ca, madame Agathe ce n'est pas possible... Il faut que je rentre chez moi... Je ne suis pas installée, j'ai à peine déposé mes malles... (Agathe se lève et descend près de Lucette. Agathe à gauche.) Je ne me suis échappée que pour venir ici... Vous prouvez que je ne vous ai pas oubliée.

AGATHE
Ce que tu me dis, ma petite Lucette, me touche énormément...

LUCETTE
Et puis j'ai voulu en venant tout de suite, vous prouver que je ne suis pas une ingratitude... car vous m'avez porté bonheur.

(Elle s'assied sur la banquette.)

AGATHE, va chercher la chaise au fond et vient s'asseoir au-dessus de Lucette, à côté de la banquette.

Ah ! j'en suis heureuse... J'espère maintenant que tu vas revenir régulièrement... Ces messieurs vont être dans la joie... Je peux compter sur toi ?

LUCETTE
Je suis mariée.

AGATHE
Mariée !... Pourquoi ne m'as-tu rien fait savoir ?

LUCETTE
Je reviens de mon voyage de noces avec M. de Verbois... que vous connaissez...

AGATHE
M. de Verbois ? Qui est-ce ?

LUCETTE
Un de vos amis.

AGATHE
Un de mes amis... Oh ! j'en ai tant... Parfaitement, un de vos amis... C'est même chez vous que j'ai fait sa connaissance.

AGATHE
Chez moi ?

LUCETTE
Vous vous rappelez bien celui qu'on appelait Khédive ?

AGATHE
Khédive ?

LUCETTE
Ce grand brun que vous trouviez si distingué... mais si, vous savez bien... celui qui portait un monocle, on l'appelait Khédive parce qu'il fumait toujours des cigarettes de tabac jaune... Eh bien, c'est lui, le baron de Verbois... que j'ai épousé !... Propriétaire de grands crus en Champagne... neveu du sénateur de la Marne-Inférieure.

AGATHE
Ah ! j'y suis... c'est le grand blond.

LUCETTE
Brun.

AGATHE
Ah ! oui, oui ! le grand à monocle.

LUCETTE
Oui ! c'est bien lui.

AGATHE
Alors, ma chère Lucette, je suis doublement heureuse !... Et votre union est légitime ?

LUCETTE
Puisque je vous le dis ! Je suis maintenant baronne de Verbois de la main droite... c'est même dans l'armorial... J'ai une couronne sur mon papier à lettre...

AGATHE
J'espère ma jolie Lucette que tu seras... pardon, que vous serez...

LUCETTE
Oh ! madame Agathe... Allez-y du tout loialement... comme autrefois.

AGATHE
Puisque vous l'exigez, madame la bonne, j'espère que tu seras une bonne petite femme... et que le baron sera, comme mari, ce qu'il était avant... un charmant garçon, un type très chic en un mot !... Tu lui feras mes bonnes amitiés !... Tu l'embrasseras même pour moi... Si tu n'es pas jalouse !

LUCETTE
Je n'y manquerai pas.

AGATHE
Mais venez donc un jour tous les deux sans façon, me demander la cocote de l'amitié. Ah ! par exemple, dis-lui de m'envoyer une caisse de son champagne... on le dégustera ensemble.

LUCETTE
Mon mari se fera, certes un plaisir de vous adresser une caisse de son champagne, mais le déguster ensemble, c'est moins facile, vous comprenez le baron a ses occupations... De plus, je crois qu'il ne voudrait pas beaucoup à revenir ici...

AGATHE
C'est de l'ingratitude.

LUCETTE
Oh ! madame Agathe, pouvez-vous croire !

AGATHE
Je sais ce que je dis !... Tu vois ma petite, il ne faut jamais blaguer les choses sérieuses, te rappelles-tu quand vous chînâtes la grosse Mariette qui confectionnait une layette, pendant que vous jouiez aux cartes ?

LUCETTE
C'est vrai !

AGATHE
Eh bien, toi, te voilà mariée aussi !... Lucette, vous ne me le reprochez pas ?

AGATHE
Au contraire !... Je te souhaite beaucoup de bonheur... et l'engagement même, à te très bien conduire.

LUCETTE
Oh ! ça je vous le promets !

AGATHE
Ne trompe pas ton mari, surtout... à moins que ça en vaille la peine.

LUCETTE
Pensez-vous !

AGATHE
On ne sait jamais !... Tu es baronne maintenant... mais avec un marquis, ou un prince, tu ne le médiserais pas... J'en reçois souvent ici ! Te rappelles-tu le grand-duc ?

LUCETTE
Celui qu'on appelait Incognito ?

AGATHE
En passant par Paris, chaque hiver il ne manquerait pas de venir me présenter ses devoirs, avant de filer sur Monte-Carlo.

LUCETTE se lève
En somme, vous êtes toujours contente ?

AGATHE, se lève et va reporter sa chaise près du canapé au fond
Oui, oui, le business va bien, Dieu merci...

LUCETTE traverse, va à la cheminée en passant à l'avant-scène
Alors rien de changé ?

AGATHE va à la cheminée en passant au-dessus de la table
Ma foi non, tu retrouverais même quelques-unes de ces dames... elles sont dans la salle à manger... comme d'habitude...

LUCETTE
Ça va encore la manille aux enchères ?

AGATHE
Elles jouent à la banque, au rams, il y a même des brigades... Claudine, tu sais bien, le petit voyou, elle fait en ce moment un quatrième avec deux Anglais et un Belge, dans le salon.

LUCETTE
Et Augusta, la Suédoise, elle vient toujours ?

AGATHE
Oh ! non, elle a amassé sa dot chez moi, et elle est partie à Stockholm pour retrouver son fiancé. La voilà mariée, comme toi !

RIGOLO entre par la porte de gauche
Dites donc, madame Agathe.

AGATHE, l'arrêtant
Monsieur Rigolo, je vous ai prié cent fois de ne pas entrer ici quand il y a du monde... (Elle le repousse vers la porte de gauche.)

RIGOLO
Bon ! Bon !

AGATHE, à Lucette
Je te demande pardon...

LUCETTE, contrariée traverse l'avant-scène, vient au milieu et se dirige vers la porte du fond.

AGATHE
Ça ne fait rien. Mais il faut que je m'en aille, mon mari se demanderait ce que je suis devenue.

AGATHE, va à elle
Tu n'as rien à craindre... enfin, sauve-toi, ma petite Lucette... Je ne le donnerai jamais un mauvais conseil... Et tu sais, quand tu auras un moment, je serai toujours contente de te voir... Allons, embrasse-moi...

(Elles s'embrassent.)

LUCETTE
Au revoir, madame Agathe.

AGATHE se reconduit à la porte du fond et disparaît un moment
A bientôt... A très bientôt... (Parait Rigolo.)

RIGOLO
C'est rigolo tout de même... me flatter à la porte... (Parait Agathe.)

SCENE III

AGATHE, RIGOLO, puis JOSEPHINE
RIGOLO
Alors quoi ?... On ne peut plus pénétrer dans le sanctuaire de la patronne ?

AGATHE
Quand je suis seule, oui... Mais enfin... la patronne, comme vous dites... Il serait préférable, monsieur Rigolo, que vous m'appelassiez par mon nom...

RIGOLO
Vous m'appellez bien Rigolo... c'est pas le mien.

AGATHE
Je ne connais pas le vôtre.

RIGOLO
Ça c'est juste... quand on me dit une chose juste, je ne fais pas d'objection. (Il s'assied sur la table, les pieds sur le pouf.)

AGATHE
Oh ! vous... (On frappe.) Qu'y a-t-il encore ?

(Josephine paraît au fond.)

JOSEPHINE
C'est quelqu'un qui demande à parler à madame.

AGATHE
On ne peut pas être un instant tranquille !... Qui est-ce ?

JOSEPHINE
Une petite jeune fille qui a un mot à dire à madame.

RIGOLO, allant vivement à Josephine
Voulez-vous que je la reçoive, moi ?... Maitre ! une petite jeune fille... C'est de la volaille de choix... (A Josephine.) Elle est bath la môme ?... Dis donc Josephine, je suis un peu là, moi !

AGATHE
Allons ! Allons ! monsieur Rigolo, soyez convenable... (A Josephine.) Faites entrer... (Josephine sort, elle reconduit Rigolo à la porte de gauche.) Vous n'êtes pas sérieux... Allez retrouver ces dames...

(Elle recient au-dessus du pouf, Blanche entre.)

SCENE IV

AGATHE, BLANCHE, puis JOSEPHINE
AGATHE
Qu'est-ce que vous demandez, mademoiselle ?

BLANCHE
C'est à madame Agathe elle-même que je m'adresse ?

AGATHE
Oui, qui vous envoie ?

BLANCHE
Je viens de moi-même... c'est dans le magasin où je travaille... que j'ai entendu parler...

AGATHE s'assied sur le pouf, Blanche reste debout au milieu
Je vous demande pardon. Je croyais que vous veniez pour toucher une facture. (La regardant avec son face-à-main.) Vous avez un physique très agréable... vous avez l'air timide... un peu bien jeune !... Quel âge avez-vous ?

BLANCHE
21 ans et trois mois, madame.

AGATHE
21 ans et trois mois, non ça n'est pas possible !... Vous êtes très formée déjà... mais certainement pas majeure...

BLANCHE
Si, madame, je vous assure...

AGATHE
Ne m'assurez rien du tout, je vous répète que vous n'êtes pas majeure. On ne m'en conte pas à moi.

(Agathe se lève, va à la banquette et s'assied.)

BLANCHE
C'est vrai, je viens d'avoir dix-huit ans !

AGATHE, la fait asséoir à côté d'elle
Vous voyez bien ! Il vaut mieux dire la vérité tout de suite, ma petite... Même dans nos maisons... il faut toujours dire la vérité !

BLANCHE
C'est qu'on m'avait prévenue que vous ne m'accepteriez pas si je vous disais mon âge !

AGATHE
On a bien fait de vous le dire, je ne puis pas vous garder.

BLANCHE, se lève
Alors, il faut que je m'en aille ?

AGATHE
Mais oui, ma petite... (Sonnerie au téléphone.) Attendez un moment. (Elle va au téléphone.) Allô !... oui c'est moi... moi-même... C'est vous ?... Qui vous ?... Edmond... Ah ! très bien monsieur Edmond !... Je reconnais votre voix maintenant... Si, j'ai du nouveau !... J'ai toujours du nouveau ! Ma chambre ?... non... elle n'est pas prise !... Je vous attends... dans cinq minutes... bien... Au revoir monsieur Edmond... tout à l'heure !... (Elle quitte l'appareil, passe devant la table et, regardant Blanche.) Ma petite enfant, vous me

paraissent sérieuse... ça sort de mes habitudes, mais enfin... la personne qui vient de me téléphoner est un de mes bons amis... par conséquent très sûr... Je fais pour lui ce que je ne ferais pas pour un autre... Vous allez l'attendre... et causer avec lui... C'est un monsieur qui occupe une position très élevée dans la magistrature... Alors, vous comprenez...

BLANCHE
Oui, madame...

AGATHE
Et surtout, n'allez pas raconter à vos petites amies, à l'atelier... Je n'aime pas qu'on bavarde...

BLANCHE
Oh ! soyez sûre, madame !

AGATHE examine Blanche à nouveau avec son face-à-main
Voyons que je vous examine un peu... Oh ! si c'est permis à votre âge de se sucrer la gaudre !... Voulez-vous m'enlever ça illico !... (Elle lui fait passer devant, la fait aller à la cheminée au-dessus de la table et l'accompagne. La regardant dans la glace.) Mais elle, a du rouge aussi, ma parole... et du noir aux yeux !... Déjà !... Mais alors qu'est-ce que vous ferez à trente ans !...

JOSEPHINE, entrant
Madame !

AGATHE
Qu'est-ce qu'il y a ?

JOSEPHINE
Madame, c'est M. Edmond.

AGATHE
Bien. Faites entrer... (Josephine sort. A Blanche.) Comment vous appelez-vous ?

BLANCHE
Blanche !

AGATHE la fait passer devant elle, la conduit à la porte de droite
Bon... Allez dans mon cabinet de toilette. Je vous appellerai. (Blanche sort, paraît M. Edmond au fond.) Monsieur Edmond est ici chez lui !... Vous voyez, je vous ai réservé ma chambre...

SCENE V
Mme AGATHE, M. EDMOND
MONSIEUR EDMOND, devant le canapé du fond
La santé est toujours bonne, madame Agathe ?

AGATHE, au milieu
Paul bien, monsieur Edmond... Dans notre métier nous devons rester constamment sur la brèche.

MONSIEUR EDMOND
Vous avez quelque chose de nouveau pour moi ?

AGATHE
Oui, monsieur Edmond... Seulement il faut que je vous prévienne, c'est une petite très gentille... très gentille... qui est arrivée tout à l'heure, et qui n'est jamais venue dans une maison...

MONSIEUR EDMOND
Allons... allons, c'est ce qu'on dit toujours.

AGATHE
Non ! non ! sans chiqué... je vous assure... C'est un fruit pas mûr.

MONSIEUR EDMOND, va poser son chapeau sur la cheminée
Diabla, je n'aime pas beaucoup ça.

AGATHE
Vous n'aimez pas les nouveautés ?

MONSIEUR EDMOND
Si, mais je préfère qu'elles aient déjà servi !

AGATHE
Vous vous plaignez que la mariée est trop belle.

MONSIEUR EDMOND, s'assied sur le canapé au fond et retire ses gants
Elle n'est jamais trop belle... quand c'est une mariée... mais ici... ce n'est pas tout à fait le cas.

AGATHE
Je vais vous la présenter... causez toujours un petit moment ensemble, ça ne vous engage à rien. (Elle va à la porte du cabinet de toilette.) Venez, Blanche. (Elle introduit ; Blanche est sans chapeau.) Elle ouvre la porte de la salle à manger, sort et ferme la porte.

SCENE VI
M. EDMOND, BLANCHE
MONSIEUR EDMOND, qui s'est levé depuis l'entrée de Blanche. Il regarde Blanche.
Eh bien ?

BLANCHE, reste près de la porte de droite
Monsieur ?

MONSIEUR EDMOND
Vous vous appelez Blanche ?

BLANCHE
Oui, monsieur.

MONSIEUR EDMOND, vient à la banquette
Vous travaillez ?... qu'est-ce que vous faites ?

BLANCHE, très simplement
Des chapeaux... mais c'est la mort-saison... alors on ne gagne rien.

MONSIEUR EDMOND
C'est ennuyeux l'atelier, n'est-ce pas ? en venant ici de temps en temps, vous pourriez vous en payer des chapeaux à votre tour.

BLANCHE
Oh ! je ne demande pas le grand luxe... J'aimerais seulement avoir un peu de bien-être...

MONSIEUR EDMOND, passe au-dessus de la banquette, va à elle
Oui, je comprends... Vous êtes une petite ambitieuse... une petite vicieuse même...

BLANCHE
Oh ! non, monsieur... Je suis venue ici parce que des camarades y sont venues, avant moi... et elles m'ont dit avoir rencontré des messieurs... très bien... très gentils... (Timidement.) Comme vous...

MONSIEUR EDMOND, lui prend les mains et la fait asséoir sur la banquette. Il reste debout au-dessus.
Savez-vous que vous aussi vous êtes très gentille... trop gentille même !... Vous avez des cheveux superbes... Et vos yeux sont d'un prometteur...

BLANCHE
Je ne fais rien pour ça.

MONSIEUR EDMOND
Alors, ils parlent pour vous... Mais dites-moi ? c'est vraiment la première fois que vous venez ici ?

BLANCHE
Pourquoi voulez-vous que je vous raconte des boniments ?

MONSIEUR EDMOND
Et vous n'avez jamais eu d'amoureux ?

BLANCHE
Non !

MONSIEUR EDMOND
Un petit ami ?

BLANCHE
Jamais, je vous assure !

MONSIEUR EDMOND, l'attire à lui
Vous êtes délicieuse, ma petite Blanche. (Il va pour la baiser.)

BLANCHE, se lève
Oh ! monsieur, non ! non !

M. EDMOND
Bien, bien. Je ne vous brusque pas !... Vous avez le temps. Remettez-vous... (Il va pour dégrafer son corsage, elle fait un geste timide de défense.) Oui ! Je comprends... Vous n'osez pas, devant moi... vous mettre à votre aise. (Il désigne la porte de droite et l'y conduit doucement.) Mais tenez, là... (Il lui fait passer devant lui, l'embrasse dans le cou.) Allez, ma petite Blanche, je vous attends... (Il ferme la porte, revient au milieu fredonnant : « Le lendemain, elle sera souriante ». Puis il prend dans sa poche une boîte de pastille d'énergie, en avale une. Il retire sa jaquette qu'il dépose sur le canapé du fond, tout en chantonnant le même refrain.)

SCENE VII
M. EDMOND, AGATHE, puis LE COMMISSAIRE ET L'INSPECTEUR, puis RIGOLO.
AGATHE entre en coup de vent, affolée
Vous ne savez pas ce qui nous arrive. M. Edmond... c'est épouvantable... La police... chez moi.

M. EDMOND, sursautant
La police !... qu'est-ce que vous me dites là ?

AGATHE
Ce doit être à cause de la petite... une vengeance... un coup monté... je ne sais...

M. EDMOND remet ses habits vivement s'embrassant
C'est gai !... Vous me mettez dans un joli pétrin !

AGATHE
Je suis dans la désolation !... (Le commissaire entre, porte du fond, suivi de l'inspecteur.)

LE COMMISSAIRE à l'inspecteur en entrant il descend et se tient entre la banquette et le décor.
Faites placer un agent à la porte d'entrée, que personne ne sorte sans autorisation. (L'inspecteur sort par le fond. Pendant ce temps, M. Edmond essaie de mettre sa jaquette et se trompe de manche.)

AGATHE
Je n'y comprends rien, monsieur le commissaire. Ma maison n'a jamais été signalée !... Je suis très honorablement connue à la préfecture.

LE COMMISSAIRE va déposer son chapeau sur la chaise de droite
C



La Potinière du NOUVEAU SIECLE

Petite correspondance

Nous recevons de la charmante Germaine Fabiani, la délicieuse lettre suivante pleine d'esprit, de cœur et même de modestie. On y verra comment la mignonne jelle estime que sa possession complète, nous n'osons pas dire et exclusive, serait une compensation suffisante à la perte de toute une fortune.

Nous ne doutons pas que le bien heureux ami en question ne partage pleinement une si juste manière de voir. Cependant, nous ne lui souhaitons pas tant de bonheur. Oserions-nous avouer que nous en serions jaloux ? Pourquoi pas après tout ! Les beautés réelles et maintenant bêtises ! trop privées de Germaine sont une excuse plus que suffisante. Et pour le reste du parloir, nous voudrions le solliciter sur certains points de la divinité offensée, nous sommes persuadés qu'il combiera à ce profit de ses lèvres palpitantes, la pénitence serait douce, douce, douce !

Et c'est le moment des étreintes !

Monsieur l'Indiscret.

Il est que retire du monde où l'on s'amuse et même où l'on ne s'amuse pas, je suis très fatigué de voir que l'on s'adresse quand même à nos modestes personnes, le spirituel article que je viens de lire dans le Nouveau Siècle, en est la preuve. Permettez-moi cependant de vous faire remarquer que le conseil polémique n'est pas exact et, que le jour où cela serait pour prouver la sincé-

rité de nos sentiments, je vous enverrais une lettre de faire part de mon mariage. Ce serait, en effet, une compensation aux ennuis que mon ami se serait attirés pour moi. Et je puis vous affirmer du plus profond de mon cœur que je serai une épouse aussi fidèle que je suis une maîtresse honnête et dévouée. En attendant, veuillez agréer, mon cher l'Indiscret, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Germaine FABIANI.

Un conte de Noël.

Pour faire comme les revues destinées aux tout petits, nous sommes bien obligés d'y aller de notre naïf conte de Noël. Malheureusement le nôtre ne s'adresse qu'aux très grands et le seul bébé que nous ayons à mettre en scène n'est autre que la toute mignonne Marguerite Ferrand (ditte Marguerita ou Gigite, cela dépend comment est disposé M. le comte), bien jolie, bien rose, bien blonde, tendrement chérie et délicieusement fleurie de deux yeux qui sont comme un duo de bluets, mais si peu ingénue que nous n'oserions affirmer qu'elle croit encore qu'en trouve les verges ou l'aisseau dans l'âtre de Noël ; non plus que les pénétrations dans la pantoufle de Cendrillon.

Donc, Marguerite Ferrand est notre bébé. Le bonhomme Noël sera dans la circonstance le comte italien, l'ami généreux de la délicieuse Marguerita. Cependant, à l'entendre des faits du scénario ordinaire,

ce bonhomme Noël en question ne devait pas, comme d'habitude, dans la nuit du 24 décembre dernier, s'introduire par effraction ou autrement dans la cheminée de Marguerita la pauvrete.

Ce manquement aux usages immémoriaux était dû aux nécessités des relations que le comte entretenait encore avec sa famille et qui exigeaient la présence du bonhomme chez lui. Notre Noël en avait averti son amie qui avait feint naturellement toute la douleur de circonstance bien de mise en aussi fâcheuse conjoncture.

Mais bébé Marguerita qui n'est point une sottise ni une enfant aimant entrer son temps, c'est-à-dire ses nuits, avait immédiatement télégraphié la chose au plus gentil des petits béguins, à l'exquis jeune homme aussi aimable que peu fortuné, qui lui tenait au cœur (et autre chose aussi, comme dit la chanson), à l'heure dont nous parlons.

Faute du bonhomme Noël, le reveillon de Marguerita n'en fut pas moins délicieux... comme programme tout au moins, car pour l'extinction... mais n'anticipons pas !

Après une messe de minuit célébrée dans l'audition sacramentelle de l'amusante pièce de l'Edorado à Nice, notre amoureux couple regagna bourgeoisement la ravissante chambre Louis qu'on nous (au moins dix), de bébé Marguerita, dans laquelle la

belle meunière avait servi un volapodieux et intime souper. Ce qui se trouve bien plus gentil que d'aller bêtement s'attabler au restaurant dans la promiscuité des couples nocturnes, la bousculade des garçons affairés et l'odieuse odeur des cuisinages sabotés. Et puis pour le dessert il était offert la blanche complicité du lit tout près.

Bébé Marguerita et son petit Jésus allemand (c'était peut-être celui de Sébasto ?... à moins que ce ne fut celui de la Bastoche ou encore celui de Unter den Linden de Berlin... mais suffit), allaient se mettre à table... Horreur et désastre !... Une clef grâce dans la serrure ! ça y est ! c'est le comte ! Jésus doit se escher comme il peut devant son bonhomme Noël, tandis que Marguerita court ouvrir au bonhomme avec un empressement significatif.

Embrassades, explications !... Bonhomme Noël a pu se dérober vers minuit aux devoirs importants de la famille pour venir faire une surprise (quelle surprise ! oh ! Dieu !) à son bébé chéri...

Comme c'est gentil à lui ! remerciements du bébé tout à fait charmé, qui chaque que lui en bébé bien sage, il a eu un présentiment d'une aussi agréable surprise et qu'à tout hasard il avait préparé un petit souper improvisé pour y répondre.

Seigneur, comme tout s'explique quand on est de la présence d'esprit !

Recongratulations mutuelles, effusions sentimentales, en s'attable, on soupe, on boit, on devient tendre.

... Fidèles de l'alcôve ! Pendant ce temps là le petit Jésus faisait une tête, oh ! mais une tête !... comme à l'étable de Béthléem entre la vache et l'âne. Il est vrai que la figurine à défaut du décor permettait cette réminiscence.

Mais passons au dernier acte du drame. Bonhomme Noël voulait faire (c'était la moindre des choses !) son cadeau, le traditionnel cadeau à son gentil bébé qui l'avait si bien gagné.

Il veut prendre sous le lit extra conjugal les souliers menus et mignons du dit bébé pour les mettre lui-même dans la cheminée et y déposer l'offrande en question. Oh ! surprise !... Sa main rencontre des escarpins d'une dimension qui n'est point féminine et qui paraissent déjà habillés. Ciel ! de lit !... Scierait-ce que le petit Jésus ?... Il lire et... constate le miracle de Noël !

Bébé pleure et sanglote, argue du jour et des légendes !... Hélas, rien n'y fait ! le bonhomme Noël était modeste, c'est-à-dire incrédule et ce fut la suite en Italie.

Quant au petit Jésus allemand... mais n'en parlez plus jamais à bébé Gigite, voulez-vous ?... insublimant elle a si peur des enfants !

L'Indiscret.

à mes hommes la plus grande discrétion.

RIGOLO entrant de gauche. Ah ! ça, c'est épalant !... Je ne m'attendais pas à celle-là ! Dites donc, Mme Agathe, j'ai jamais voulu vous donner mon nom, j'ai été forcé de le donner à M. l'inspecteur.

LE COMMISSAIRE le reconnaissant. Encore vous, monsieur le comte !...

RIGOLO. Eh oui !... LE COMMISSAIRE. Ah ! ça, vous êtes donc partout... C'est la deuxième fois cette semaine !

RIGOLO vient s'asseoir à cheval sur la banquette devant le commissaire. Qu'est-ce que vous voulez, monsieur le commissaire ! ça m'est ordonné par la Faculté ! Je suis en train de suivre un régime !... Je fais de la neurasthénie !... faut que je me distraie...

LE COMMISSAIRE. Allez prendre l'air... ça vous fera du bien !...

RIGOLO se lève. Merci, monsieur le commissaire !... Je m'évapore en douceur. (Remontant vers le fond.) Oh diable vais-je aller finir ma journée ?...

LE COMMISSAIRE. Tâchez que ce soit dans un endroit convenable.

RIGOLO, lui serrant la main. Alors ! je ne vous dis pas adieu... mais au revoir !...

(Il sort par la porte du fond.) L'INSPECTEUR, entrant de gauche. Il y a, en effet, onze dames.

LE COMMISSAIRE. Bien. Vous avez pris les noms des clients présents ?

L'INSPECTEUR. Oui, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE. Ils sont libres de sortir... (A Agathe.) La personne qui était avec monsieur, (Il désigne M. Edmond.)

AGATHE. Elle est dans le cabinet de toilette.

LE COMMISSAIRE. C'est bien... Allez, je n'ai plus besoin de vous pour le moment. (Agathe sort par la gauche.) (A l'inspecteur.) Vous interrogerez les dames, et vous verrez si le livre de police est conforme aux règlements. (L'inspecteur sort par la gauche.)

SCENE VIII. M. EDMOND, LE COMMISSAIRE. LE COMMISSAIRE, vient devant la table. M. Edmond se lève. Monsieur, voulez-vous avoir l'amabilité de me donner vos noms, prénoms et qualités.

M. EDMOND. Mais, monsieur.

LE COMMISSAIRE. J'y suis obligé.

M. Edmond tire une carte de son portefeuille, la tend au commissaire. LE COMMISSAIRE, lit la carte et surpris. Oh ! croyez, monsieur, que je suis navré... Mon devoir m'oblige... La loi est formelle... (Il met la carte dans sa poche.) Ah ! cet incident est tout à fait regrettable... je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. (Il va au cabinet de toilette, ouvre la porte, regarde, repousse la porte et revient.) Votre présence n'est pas nécessaire pour l'interrogatoire de cette petite malheureuse.

M. EDMOND. Alors, je puis disposer ?

LE COMMISSAIRE, remontant vers la porte du fond. Mais oui.

M. EDMOND remonte par le milieu de la scène. C'est très désagréable... vous comprenez... je suis marié...

LE COMMISSAIRE, ouvrant la porte du fond. Vous n'êtes pas le seul... Agents, laissez passer monsieur.

(Saluts, M. Edmond passe, sort. Le commissaire referme la porte, descend, va à la porte de droite qu'il ouvre.)

LE COMMISSAIRE. Sortez, mademoiselle... et répondez-moi... (Blanche paraît et vient au-dessus de la banquette.) Je suis le commissaire de police.

BLANCHE, aperçue. Le commissaire... Oh ! mon Dieu !...

SCENE IX. LE COMMISSAIRE, BLANCHE. LE COMMISSAIRE, devant la banquette avant-scène. ALORS, il ne s'agit pas de pleurer ! Il est trop tard pour verser des larmes ! Vous auriez dû réfléchir un peu plus avant de venir...

BLANCHE se tient au fond. Laissez-moi partir, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE. Vous êtes venue de vous-même ici, vous connaissiez la maison ?

BLANCHE. Non, monsieur, j'y venais pour la première fois...

LE COMMISSAIRE. Vous n'avez pas de parents, l'imaginez, qui vous y ont envoyée ?

BLANCHE pleure. Mes parents sont de braves gens... aussi, je vous en supplie, laissez-moi partir !...

LE COMMISSAIRE. Vous ne connaissez pas le monsieur qui était avec vous ?

BLANCHE. C'est la première fois que je le vois.

LE COMMISSAIRE. Il vous avait donné rendez-vous ici ?

BLANCHE. Non !...

LE COMMISSAIRE. Il ne s'est rien passé entre vous ?

BLANCHE. Rien... je vous le jure !...

LE COMMISSAIRE. Vous n'avez jamais allée dans d'autres maisons ?

BLANCHE. Jamais !

LE COMMISSAIRE. Il ne s'agit pas de mentir !... Je vous engage à dire la vérité...

BLANCHE. Je dis la vérité, monsieur le commissaire : je n'ai pas l'intention de me sauver par un mensonge...

LE COMMISSAIRE. Alors, vous prétendez ne vous être jamais livrée à la débauche ?

BLANCHE. Non, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE. Prenez garde !... le médecin-légiste vous examinera... et nous dira ce qui en est !...

BLANCHE. C'est la vérité, monsieur le commissaire.

LE COMMISSAIRE. Vous n'avez jamais eu d'aisant ?

BLANCHE descend un peu vers la table. Non !

LE COMMISSAIRE. Est-ce Mme Agathe qui vous a envoyé chercher ?

BLANCHE. Non, monsieur, je suis venue de moi-même.

LE COMMISSAIRE. Comment avez-vous connu cette maison ?

BLANCHE. On en avait parlé à l'atelier.

LE COMMISSAIRE. C'est bien ça, vous avez des petites camarades qui sont venues ici avant vous ?

BLANCHE. Oui, monsieur le commissaire...

LE COMMISSAIRE. Pourriez-vous me dire leurs noms ?

BLANCHE. Ne me demandez pas ça !

LE COMMISSAIRE. Vous voulez faire comme elles, vivre dans l'oisiveté, le luxe ? répondez...

BLANCHE. On m'a dit que j'étais assez gentille pour réussir... si vous saviez, monsieur le commissaire, comme c'est dur de gagner sa vie !...

LE COMMISSAIRE redescend et traverse la scène jusque devant la banquette. C'est dur pour tout le monde de gagner sa vie !

BLANCHE suit lentement la marche du commissaire. Etre enfermées dans un atelier sans air toute la journée, se voir rabrouées constamment... encaisser des injustices... supporter la mauvaise humeur de la patronne !... Et puis on est forcé de se priver du nécessaire pour se payer de quoi se nipper. (Elle s'assied sur la banquette douloureusement.) Oh ! c'est pas gai tous les jours notre existence !

LE COMMISSAIRE remonte au-dessus de la banquette et vient au milieu. Tandis qu'en venant ici... en vous livrant à ce joli métier... vous comprenez que ça irait tout seul, que vous gagneriez de l'argent ! C'est bien ça, n'est-ce pas ?... La paresse et le vice !...

BLANCHE baisse la tête et pleure sans répondre.

!!!

LE COMMISSAIRE. Votre mère travaille cependant ?

BLANCHE. Elle reste à la maison pour soigner mes frères et sœurs...

LE COMMISSAIRE. Vos parents sont de braves gens ?

BLANCHE. Oh ! oui, monsieur le commissaire !... Et maintenant quand je pense à eux, je vois que je ne suis qu'une misérable !...

LE COMMISSAIRE. Puisque vous aviez le bon exemple chez vous, vous êtes sans excuse...

BLANCHE. Oui !... c'est effrayant ce qui m'arrive !... Et je vous jure sur tout ce que j'ai de plus cher au monde que je ne recommencerais pas !

LE COMMISSAIRE va à la table en passant au-dessus de Blanche. Il s'assied dans le fauteuil. C'est bien... donnez-moi votre nom...

BLANCHE. Blanche...

LE COMMISSAIRE. Votre nom de famille ?

BLANCHE se lève et lentement vient devant la table. Je m'appelle Blanche... Martin !

LE COMMISSAIRE. Martin !... Vous avez trouvé ça !... Pas mal imaginé !... Il y a des milliers de Martin !...

BLANCHE. Je m'appelle bien Blanche Martin.

LE COMMISSAIRE. Je vous engage, maintenant, à ne pas me donner une fausse adresse.

BLANCHE pleurant et s'asseyant sur la pouf. Promettez-moi, monsieur le commis-

saire, de ne rien faire savoir à mes parents, évitez cette immense douleur à ma mère... et cette honte à mon père !... Je ne suis qu'une misérable !... Je vous en prie, soyez bon !... Ayez pitié !... Sauvez-moi !...

LE COMMISSAIRE la regarde. Allons... Je veux bien vous croire... Je tiens pour sincères vos larmes, vos protestations... J'ai pitié de vous à tout ce que vous me racontez... (Il se lève, passe au-dessus de la table et vient au milieu.) Je prends même pour sérieuses vos promesses de ne pas recommencer... Mais là s'arrête ma bonne volonté... et tout mon pouvoir !... Je suis désolé !... Mais je ne puis faire autrement... Blanche Martin, je suis obligé de vous garder à ma disposition...

BLANCHE sanglote la tête dans ses mains. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE COMMISSAIRE, se disposant à écrire sur son carnet. Où demeurez-vous ?... Où demeurez-vous ?

BLANCHE. Rue Rebbeval... à Belleville.

LE COMMISSAIRE, surpris. Rue Rebbeval !... Et vous vous nommez Blanche Martin ?...

BLANCHE, hésitant... avec douleur. Oui... oui... Et mon père... (Elle se lève, va au commissaire, suppliante.)

LE COMMISSAIRE, vivement. Votre père... Allons... parlez... Votre père ?

BLANCHE, affoquée. Est inspecteur de la sûreté...

LE COMMISSAIRE. Mais, votre père, je le connais bien !... C'est un très brave homme.

BLANCHE. Oh ! oui !...

LE COMMISSAIRE. Qui se tue de travail pour vous faire vivre !... Souvent il m'a parlé de vous, malheureuse enfant. (On frappe à la porte gauche. Le commissaire se tait, regarde vers la gauche, très ému, puis il prend Blanche par le bras... Blanche pleure, défaillant. Il la soutient doucement et la conduit vers la porte de droite passant devant la banquette.) Venez là... (On frappe de nouveau. Le commissaire fait entrer Blanche dans le cabinet de toilette, il referme la porte.)

SCENE X. LE COMMISSAIRE, L'INSPECTEUR. (L'inspecteur ouvre la porte de gauche et entre.)

L'INSPECTEUR, entrant de gauche. On peut entrer, monsieur le commissaire ?...

LE COMMISSAIRE. Mais oui, entrez !

L'INSPECTEUR. J'ai fait les constatations, vérifié le livre, tout est en règle.

LE COMMISSAIRE, prenant son chapeau et se canne sur la chaise, à droite. Alors, nous pouvons partir.

L'INSPECTEUR. Pardon, monsieur le commissaire... comme vous m'en avez donné l'ordre, j'ai laissé sortir les clients, je vais faire emmener les femmes !... mais il m'en manque une...

LE COMMISSAIRE. Comment ! il en manque une !...

L'INSPECTEUR. Celle qui était dans cette chambre...

LE COMMISSAIRE. C'est une parente de Mme Agathe, qui la garde à ma disposition... Venez, Martin, venez, mon ami.

(Il fait un mouvement comme pour partir.)

L'INSPECTEUR. Permettez-moi de vous dire, monsieur le commissaire qu'on vous a induit en erreur. Je viens d'interroger la bonne d'enfant qui était ici, ce n'est pas une parente de Mme Agathe, c'est une malheureuse ouvrière qui a été débauchée et jetée dans le vice ; et le monsieur qui était avec elle est sûrement un personnage influent !...

LE COMMISSAIRE. Vous vous trompez, Martin.

L'INSPECTEUR. Pardon d'insister, monsieur le commissaire, ce n'est pas à mon chef que je m'adresse, c'est à l'honnête homme que vous êtes ; ce n'est pas l'inspecteur de la sûreté qui vous parle... c'est le père de famille !

LE COMMISSAIRE. Je l'entends bien ainsi.

L'INSPECTEUR. L'enfant qui était ici a été attirée par l'appât de l'argent. Il faut punir pour l'exemple, et pour empêcher le vice de se propager.

LE COMMISSAIRE. Mon ami, la loi est là qui nous y aide.

L'INSPECTEUR. La loi, oh ! la loi se tourne quand il y a des personnalités en jeu ! Nous pouvons parler à cœur ouvert, monsieur le commissaire. Vous avez des enfants, moi aussi, j'ai une fille qui va à l'atelier. Nous voulons, sa mère et moi, qu'elle reste honnête, qu'elle fasse plus tard une bonne mère de famille.

LE COMMISSAIRE. J'en suis sûr, Martin.

Mais je connais les tentations qui guettent les ouvrières sur le chemin de l'atelier... les mauvais exemples... l'entraînement !... Il faut sauvegarder celles qui veulent rester honnêtes. Si vous faiblissez aujourd'hui, il me semblera que ma fille sera moins protégée... Je vous demande donc d'agir selon votre conscience d'honnête homme.

LE COMMISSAIRE. C'est l'honnête homme qui répond à l'homme loyal que vous êtes... Si le magistrat a cru pouvoir faire plier la loi au lieu de condamner, le père de famille sait aussi qu'il doit tendre la main au lieu de frapper.

L'INSPECTEUR. Votre bon cœur s'illusionne.

LE COMMISSAIRE. Pourquoi ne pas essayer de relever une malheureuse qui allait se perdre.

L'INSPECTEUR. Croyez-moi, il faut sévir quand même. Cela servira d'exemple aux autres.

LE COMMISSAIRE. Le châlitement est assez fort pour sauver cette pauvre enfant.

L'INSPECTEUR. Sortie de là, elle recommencera.

LE COMMISSAIRE. Et puis, mon ami... elle a des parents que nous atteindrons, injustement, cruellement.

L'INSPECTEUR. Cependant...

LE COMMISSAIRE. Je suis certain que la leçon a été bonne pour elle, que son repentir est sincère... et que nous évitons une grande douleur à ceux qui ne la méritent pas. (Il entraîne l'inspecteur, le tenant amicalement par l'épaule.) Allons ! Allons, Martin... Croyez-moi, nous n'avons plus rien à faire ici. (Il fait sortir l'inspecteur par la porte de gauche. A Mme Agathe, bas, vivement.) Faites filer immédiatement cette jeune fille...

AGATHE, épressée. Merci, monsieur le commissaire, merci.

LE COMMISSAIRE, l'arrête. C'est bon !... C'est bon !... (Il sort par la porte du fond.)

SCENE XI. AGATHE, BLANCHE, AGATHE, seule.

Plus souvent que je vais la faire filer !... (Elle descend à la porte de droite qu'elle ouvre.) Venez... ils sont partis !... (Blanche paraît, ayant son chapeau. Elle passe devant Agathe et vient au-dessus de la banquette du milieu.)

BLANCHE. Alors, on ne me garde pas ?...

AGATHE. Quelle plaisanterie.

BLANCHE. Mais le commissaire !...

AGATHE. C'est une simple formalité... Ces messieurs de la Préfecture sont très aimables avec moi...

BLANCHE. Alors, je peux m'en aller.

Elle va jusqu'à la porte du fond. AGATHE, coulant la retenir. Pas du tout ! Vous allez rester.

BLANCHE, même mouvement pour sortir. Non, madame... A aucun prix !...

AGATHE. Mon enfant, ne faites pas la sottie ! Justement je viens de recevoir un télégramme d'un grand manufacturier de mes amis, qui est très généreux. Il voudrait connaître une jeune fille du monde. Vous feriez tout à fait son affaire.

BLANCHE, même mouvement. Non, non, laissez-moi partir. Adieu.

AGATHE. Je vous répète que vous manquez une excellente occasion...

BLANCHE. Tant pis !

AGATHE. Voulez-vous que je vous dise. Vous ne réussirez jamais... Voyons... de très beaux mariages se sont faits ici.

BLANCHE. Ça m'est égal...

Elle ouvre la porte et se sauve.

SCENE XII. AGATHE, JOSSEPHINE, UN MONSIEUR.

AGATHE. Eh bien, allez-vous en !... (Agathe, redescendant au milieu.) Quelle dinde !... Mais qu'est-ce que je vais faire maintenant avec mon quinquailleur... Je n'ai plus personne. (Josphine paraît à la porte du fond avec un broc. Agathe, vivement.) Ah !... Laissez tout ça ! (Elle lui fait poser le broc derrière la banquette.) Enlevez votre tablier... Arrachez vos cheveux. La... c'est ça. (Même jeu.)

JOSSEPHINE, ahurie. Pourquoi, madame ?

AGATHE. Ne bougez pas... Vous êtes la jeune fille du monde...

JOSSEPHINE. Moi ?...

AGATHE. Oui, je vous expliquerai (Le monsieur paraît au fond. Agathe va à lui, lui tend la main.) Bonjour, cher ami !... (Elle présente Josphine.) Je vous présente Mlle Angèle... Angèle de Sainte-Ampoule... une jeune fille du monde...

LE MONSIEUR. C'est une jeune fille du monde ?

AGATHE. Du meilleur monde.

LE MONSIEUR. Elle en a bien l'air ! Mademoiselle.

Il la salue.

RIDEAU.